

PROBLÈMES ET RÉFORMES DE LANGAGE DANS LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

La République Populaire de Chine (R.P.C.) se trouve confrontée aux vastes problèmes que sont le développement et le maintien d'une langue parlée et écrite nationale. Il s'agit de remplacer la multitude de langues parlées existantes, entre lesquelles n'existe pas d'intercompréhension, par une langue nationale unique, couramment comprise de tous. En outre, l'écriture archaïque, élaborée à une époque plus aristocratique et sereine que la nôtre, devra être remplacée (encore qu'elle ait l'avantage d'être nationale) par une écriture facilement utilisable par des gens de tous niveaux, qui soit un meilleur moyen de communication pour les scientifiques, les industriels, les chefs d'entreprises commerciales et agricoles, et en même temps un instrument plus maniable dans l'enseignement. Cependant, dans une nation de 800 millions d'habitants, le gouvernement doit, pour maintenir ses positions, adopter des stratégies variées, qu'elles soient sociales, économiques ou politiques. Aussi, toute réforme de langage ne peut-elle être menée que graduellement afin de ne pas exacerber les méfiances et dissensions qui existent traditionnellement entre les divers groupes ethniques et linguistiques. En effet, des clans subversifs et anti-communistes pourraient tirer parti d'une telle situation, ainsi que certaines factions à l'intérieur du Parti, qui aspirent à prendre la place du groupe au pouvoir.

Cet article se propose d'analyser la nature de ce problème général, de passer en revue les solutions adoptées, et d'évaluer leur efficacité. Des questions importantes, telles que le maintien de l'unité politique et l'alphabétisation (*) des masses, sont étroitement liées au problème de la réforme du langage.

le problème de l'unité politique

Environ 97 % de la population de la R.P.C. est composée de Chinois Han. Ils parlent un certain nombre de langues locales, le plus souvent sans aucune intercompréhension, mais ils n'ont qu'une seule langue écrite, que connaît toute personne lettrée. Le reste de la population (environ 24 millions) parle une multiplicité de langues dont l'intercompréhension est nulle. Environ 80 % de la population s'entasse dans les régions des plaines centrales et de la côte orientale, qui ne représente qu'un cinquième du territoire. La plupart des groupes minoritaires occupent les zones périphériques, qui sont politiquement sensibles. Leur histoire écrite ne remonte pas aussi loin que celle des Han. A cause de la plus grande importance numérique de ceux-ci, les minorités ont avantage à être bilingues. Ceci en dépit du fait que la constitution de 1954 garantit leurs droits d'utiliser et de développer leurs propres langues. Depuis cette date, les autorités chinoises ont encouragé et aidé le développement de langues locales. Cependant, il semble qu'il y ait eu une certaine ambivalence dans cette politique, sans doute dans un intérêt d'unité nationale. Le seul pays qui soit dans une situation analogue est l'Union Soviétique.

Tandis que la multiplicité des groupes linguistiques peut être une menace pour l'unité politique, l'écriture, au contraire, est vraiment nationale. Malheu-

(*) Le mot « alphabétisation » est, dans certaines parties de cet article, inadapté. Il convient naturellement lorsqu'il s'agit de signes phonétiques. Mais c'est une référence occidentale qui ne s'applique pas lorsqu'il s'agit d'idéographes. Il existe en Chine toute une esthétique et un symbolisme liés à la graphie, qui devient expression d'une personnalité. Le concept « alphabétisation » revêt une valeur sociale, il s'agit là d'un tout autre regard sur l'écriture. N.D.L.R.

reusement, l'écriture chinoise présente des traits particuliers inconnus des écritures qui emploient un système alphabétique ou phonétique. Comme nous le montrerons plus loin, le système unique en son genre de l'écriture chinoise est beaucoup plus complexe que tout système alphabétique, et l'effort nécessaire pour l'apprendre est d'autant plus grand. Ceci est un obstacle majeur à la diffusion de la lecture et de l'écriture, et réduit beaucoup la valeur potentielle de cet avantage qu'est une écriture nationale. Même le paysan illettré a toujours considéré l'écriture chinoise comme un lien avec son lointain passé, et comme l'expression littéraire des vieilles philosophies et religions confucienne et taoïste qui sont encore regardées comme partie intégrante de la culture chinoise. Imposer à 800 millions de sujets, sans un planning bien conçu, l'emploi d'une écriture révisée, ainsi que d'une langue parlée nationale, pourrait en effet aboutir à un véritable chaos politique.

Le pouvoir unificateur de la langue et de la littérature a été amplement démontré au cours des luttes pour l'unité et l'indépendance nationales de la Grèce, d'Allemagne et de l'Italie au XIX^e siècle (1). Mais ce qui a le pouvoir d'unifier peut aussi avoir celui de briser. Il arrive que des minorités se révoltent parce qu'une langue autre que la leur a été choisie comme langue officielle ou comme véhicule d'instruction. Les exemples sont nombreux : les Polonais, au XIX^e siècle, protestèrent contre la « russification », comme les Lorrains contre la « germanisation » (2). Plus récemment, les Flamands se sont battus en Belgique pour que leur langue, le flamand, ait un statut égal à celui de la langue française. Dans le sud de l'Inde, les locuteurs de langues dravidiennes se sont rigoureusement opposés à l'imposition de l'hindou comme langue officielle : ils vont jusqu'à préférer maintenir l'importance traditionnelle de l'anglais dans la société indienne. Un autre exemple est celui de l'explosion de violence chez les Noirs du Soweto en Afrique du Sud. Elle avait été suscitée par la décision gouvernementale de faire de l'afrikaan la langue officielle de l'enseignement dans cette région. Le gouvernement sud-africain a, depuis, abandonné cette politique linguistique afin de réduire la menace d'instabilité politique.

le problème de l'alphabétisation des masses

L'alphabétisation des masses est aussi un facteur d'unité politique. Les communistes la regardent (comme d'ailleurs tout programme d'enseignement) comme n'ayant pas de valeur intrinsèque, mais seulement comme étant un « instrument de la dictature du prolétariat... (c'est pourquoi)... la classe ouvrière

et les paysans doivent apprendre à lire et à écrire. Sinon, ils ne peuvent apprendre la théorie du marxisme-léninisme... (3). Ainsi, la révolution prolétarienne ne peut s'accomplir que par l'unité monolithique du peuple et du parti. Le ciment de cette unité est l'alphabétisation des masses.

Lorsque les communistes prirent le pouvoir en Chine continentale, la proportion d'illettrés était d'environ 80 %. Au début des années 50, le gouvernement communiste prédisait qu'en cinq ans, il n'y aurait plus d'illettrés en Chine. Ce but ne fut pas atteint (4). Néanmoins, des programmes d'instruction massive, basée sur la méthode dite « **yen-an** » furent réalisés. Ainsi, les villageois purent avoir leurs propres lecteurs, fonder leurs écoles d'hiver et leurs classes du soir. De plus, ils posèrent des écriteaux nommant certains objets dans les rues, les maisons et les fermes. Des textes à lire furent distribués aux passants et aux clients dans les magasins. Malgré quelques échecs au début, les Chinois persévérèrent et leurs programmes furent étendus à des groupes d'études dans les usines (5). Ces campagnes d'alphabétisation étaient facilitées par l'emploi de caractères simplifiés, ce qui fut critiqué par nombre de lettrés. Chou En-Lai s'éleva contre ces critiques et raconta l'expérience d'un ouvrier de Tien-Tsin qui avait « passé six mois à apprendre trois caractères, et même alors il n'arrivait pas à se les rappeler. Mais quand ces caractères furent simplifiés, il les apprit tout de suite » (6). Ce cas illustre de façon frappante les difficultés spécifiquement chinoises, que n'ont pas les pays pourvus d'un système d'écriture alphabétique.

les problèmes de langage

Le sentiment de l'unité politique peut-être renforcé par l'alphabétisation des masses, mais celle-ci n'est rapidement réalisable que par un effort sérieux de réforme du langage. Le chinois a deux caractéristiques qu'on ne retrouve pas dans les autres langues, et qui sont d'importance fondamentale dès qu'une réforme est envisagée (7).

(3) Mao Tse-Toung Selected works, New York, International Publishers, 1962, vol. 4, p. 35.

(4) J. Robottom China in revolution New York, McGraw Hill, 1969, p. 153.

(5) J. Bolden China shakes the world London, Pelican Press, 1973.

(6) Chou En-Lai Current tasks of reforming the written language Reform of the Chinese written language, Peking, Foreign Languages House, 1965, p. 12.

(7) Certains pensent que les défauts de la langue chinoise lui sont inhérents et qu'aucune réforme ne peut la « guérir ». H. Hackman (cité dans Problems of Chinese Education de V. Purcell, Londres, Kegan Paul, 1936, p. 110) écrit : « Toute culture, et spécialement la culture intellectuelle, a la langue pour base. Mais la nature même de la langue chinoise interdit l'expression claire et exacte des idées philosophiques. En conséquence, il n'y a qu'un petit nombre de syllabes, environ 400, et un petit nombre de caractères communément employés, de 2 à 4 000. D'où deux résultats inévitables :

— un manque de mots pour exprimer des concepts : il est en effet impossible d'exprimer le monde d'idées, d'objets, de connexions, de relations nécessaire au développement de la philosophie ;
— un manque de moyens pour exprimer les relations comme les inflexions grammaticales, ce qui fait qu'en l'absence d'une construction grammaticale claire, il est impossible de parler avec précision scientifique et exactitude d'expression. »

(1) Voir, par exemple, C.J.H. Hayes A political and cultural History of Europe vol. 11, New York, McMillan, 1936, p. 158.

(2) C.A. Fyffe A history of modern Europe 1826-78, London, Cassell, 1924, p. 420.

● La première vient du système d'écriture idéographique et de la langue classique pour laquelle il a été élaboré. Ce système a eu d'une part, un effet d'unification (malgré les multiples différences dans les langues parlées) mais d'autre part, il demeure l'obstacle majeur à l'extension de la lecture à cause de la grande difficulté qu'il y a à l'apprendre.

● La seconde caractéristique du chinois vient de la simplicité relative de l'inventaire des sons, d'où de fréquentes homonymies, favorisées en outre par la multiplicité des dialectes traditionnels. Ainsi, si le système phonétique d'écriture est meilleur que le système idéographique comme moyen d'accélérer l'alphabétisation, il risquerait de causer des complications qui nuiraient à l'efficacité des communications. Ce dilemme était inexistant en Chine (8) jusqu'aux dernières décennies quand l'alphabétisation des masses devint un facteur important d'unité politique durable.

Les dialectes mandarins sont parlés par environ 70 % de la population. Les pourcentages approximatifs des autres dialectes sont les suivants : Wu 8 %, Hunanais 5 %, Yue ou Cantonais 5 %, Fudienais 4 %, Hakka 3 %, Gan 2 % et langues minoritaires 3 %.

le système chinois d'écriture

Il existe trois systèmes fondamentaux d'écriture. Le premier, et de beaucoup le plus commun, est le système phonétique ; c'est celui des langues européennes. Il comprend les écritures romane, gothique et cyrillique, et se rattache aux antiques écritures phénicienne et sumérienne. Il représente graphiquement les sons du langage à l'aide de symboles ou lettres, qui figurent les différents éléments phonétiques. Une variété du système alphabétique qui nous est familier est le système syllabique employé par les Japonais. Chaque symbole représente une syllabe au lieu de représenter des éléments phonétiques tels que les consonnes et voyelles. Ainsi le son **mi** est représenté en français par deux symboles (ou lettres) **m** et **i**, dont chacun peut se combiner avec d'autres lettres de l'alphabet. Dans le système syllabique, le même son **mi** est représenté par un seul symbole.

Le second système fondamental d'écriture est celui de l'écriture idéographique, où les idées ou concepts fondamentaux sont exprimés chacun par un symbole unique. Il s'agit donc d'une représentation graphique du langage selon les idées qu'il exprime. Ce système est celui des anciennes civilisations d'Égypte et de Chine. Chaque symbole en chinois s'appelle en général un caractère chinois (hanzi) (10). Dans le système phonétique, le nombre d'unités de base (consonnes et voyelles) est très petit (en général d'une cinquan-

taine) en comparaison du nombre d'idées distinctes les unes des autres ou d'unités de sens. Aussi le système phonétique a-t-il un inventaire de symboles bien moins étendu que le système idéographique. L'écriture chinoise comprend quarante mille caractères, mais la plupart sont hors d'usage, vestiges du passé, et un Chinois qui connaît trois ou quatre mille caractères peut être un bon lettré. Bien entendu, on a moins besoin de mémorisation et l'on progressera plus vite dans le système phonétique.

Il est intéressant d'observer que les langues tendent à évoluer directement du système idéographique au système phonétique à mesure que la connaissance des langues comme moyen de communication devient plus sophistiquée.

Le troisième système fondamental d'écriture est une combinaison des systèmes phonétique et idéographique. Le japonais moderne et le coréen en sont de bons exemples, dans lesquels sont employés des caractères chinois (hanzi), ainsi que des systèmes phonétiques (respectivement kana et hangul). Le système chinois n'est pas, à proprement parler, alphabétique. Mais il contient des éléments d'information phonétique, de sorte que les mots qui ont une prononciation analogue ou identique ont également des traits communs dans les caractères graphiques qui les représentent.

A cause de l'immensité de ses territoires et de la dispersion de la population, la Chine a toujours eu un grand nombre de dialectes et de langues. On peut les classer en groupes, mais les différences, même à l'intérieur d'un groupe, peuvent être considérables. Quand un Mandarin parle à un Cantonais du sud, il aura autant de difficultés à communiquer avec lui qu'un Anglais avec un Français. De même, un originaire de Fuhzou, essayant de parler à un natif de Changsha, se trouvera dans la situation d'un Allemand devant un Croate. Toutefois, la langue écrite usant d'idéogrammes, les Chinois, ainsi qu'il a été dit, ont une écriture commune, et peuvent donc communiquer entre eux par écrit sans se soucier des dialectes.

Autrefois, la langue écrite commune était le chinois classique, langue littéraire, plutôt que parlée. Fondé sur une tradition littéraire qui remonte au 3^e millénaire, il est demeuré étonnamment logique dans sa structure. Comme il utilise des idéogrammes, il peut être lu en n'importe lequel des dialectes modernes. De plus, les structures du chinois classique et des dialectes modernes sont parfois les mêmes. Mais si l'on n'a pas été instruit en chinois classique, on ne pourra le comprendre que fragmentairement, et l'on sera incapable de s'en servir comme moyen de communication. Les ressemblances entre le chinois classique et un dialecte sont comparables à celles existant entre l'anglais de Shakespeare et l'anglais mo-

(8) Les conquêtes de la Chine par les Mongols et les Mandchous, au 12^e et au 18^e siècles respectivement, avaient soulevé des problèmes de langues, et une politique avait été tracée, mais sans être assez approfondie pour causer des changements fondamentaux.

(9) Renseignements tirés de Yuan Jia Hua. *Hanyu Fangyan Gaiyao* (An outline of Chinese dialects), Language Reform Press, Peking, 1960.

(10) William S.Y. Wang *The Chinese Language* Scientific American Feb. 1973. p. 51-6.

derne, et leurs dissemblances à celles entre le vieil anglais (par exemple Beowulf) et l'anglais moderne. Autrefois, le chinois écrit était employé, comme le latin en Europe, entre gens qui savaient le lire et l'écrire, mais ne pouvaient le parler facilement. Comme le latin, le chinois classique servait de moyen de communication officiel au-delà des frontières territoriales. Ainsi, par exemple, avant que les Mongols, les Mandchous, les Coréens, les Japonais, les Indochinois soient entrés en contact avec le monde occidental, le chinois classique leur était familier. On voit qu'il a été ainsi un facteur important d'unification politique et culturelle dans la Chine proprement dite, et un lieu d'affinités culturelles avec les régions avoisinantes.

Mais apprendre la langue classique écrite exige un grand effort à cause, premièrement des difficultés du système idéographique, et deuxièmement, du fait que le chinois est une langue foncièrement difficile. Étant donné, en outre, le système féodal qui existait dans la Chine traditionnelle, on comprend facilement que le niveau d'instruction ait été très bas.

Le problème serait simplifié si, au lieu de prendre le chinois classique comme base de la langue écrite, on prenait une des langues parlées dominantes. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le choix du mandarin est logique pour des raisons politiques et numériques. Mais il y aura toujours la difficulté pour les masses d'apprendre ce système complexe d'écriture idéographique. Une fois le choix fait d'une langue parlée moderne, le pas suivant sera l'adoption d'un système phonétique.

Celui-ci aurait diverses conséquences : d'abord, en supposant que la réforme de la langue soit une réussite, et que la nouvelle génération puisse lire et écrire avec le nouveau système phonétique, elle sera coupée de l'héritage culturel que constitue sa tradition littéraire. Deuxièmement, à moins que la langue nationale nouvellement choisie ne soit très répandue, l'écriture phonétique pourrait bien n'être qu'une difficulté supplémentaire. Il faut imaginer un Anglais essayant de lire du français selon son système anglais d'orthographe : le résultat serait incompréhensible pour son ami français. Troisièmement, même en supposant que la nouvelle langue nationale soit largement répandue, il y aurait d'autres difficultés qui nuiraient à l'efficacité de l'écriture phonétique. Elles vont être étudiées dans le chapitre suivant.

les difficultés du système phonétique

Le chinois est généralement reconnu comme étant un bon exemple de langue monosyllabique. Sauf dans quelques mots exceptionnels, dont l'origine est la plus souvent étrangère, chaque syllabe en chinois représente un mot (encore que tous les mots ne sont pas d'une seule syllabe). Autrement dit, chaque syllabe représente une unité de sens, ce qui n'est pas le cas dans les langues européennes. Par exemple, prenons les mots **électrique**, **électricité**. L'adjectif a trois syllabes, le substantif en a cinq. Le mot chinois pour les traduire est **dian**, et pour **électrifier** est **yong-dian**

(« faire électricité »), emploi de deux syllabes. Ainsi, chaque syllabe a sa signification. Mais le nombre de syllabes dans la langue chinoise est très réduit en comparaison de celui des autres langues. Il varie entre 400 et 800. On voit qu'une syllabe chinoise véhicule plus d'information qu'une syllabe française.

Autrefois, l'inventaire des syllabes possibles en chinois était beaucoup plus étendu, mais l'usure due à la friction des syllabes a eu deux conséquences : l'augmentation du nombre d'homonymes et l'augmentation du nombre de mots polysyllabiques pouvant se décomposer en monosyllabes significatives. C'est ainsi qu'on a tendance à associer des synonymes en mots composés. Par exemple, **wen** (chaud) + **nuan** (chaud) = **wen-nuan** (chaud). Chaque élément du terme a le même son que d'autres mots, mais le fait d'assembler ces deux monosyllabes supprime l'ambiguïté due à l'homonymie (11). La langue écrite traditionnelle ne pose pas ces problèmes parce que chaque idéogramme est unique. Mais dans la langue parlée, l'homonymie est cause de sérieuses difficultés et une écriture phonétique ne ferait que les reproduire graphiquement. Dans l'exemple précédent, la syllabe **dian** peut vouloir dire entre autres choses, électricité, magasin, édifice, précipité, coussin, et paysan sans terre ! Et ce nombre d'homonymes est plutôt moindre que la moyenne. Dans les cas extrêmes, le nombre d'homonymes peut dépasser la centaine (12).

L'homonymie dans le discours ne pose pas de problème sérieux, mais il n'en serait pas ainsi en langue écrite phonétiquement, car l'information supplémentaire du contexte peut ne pas être claire, et il n'y a pas le recours de la conversation pour élucider le texte. L'efficacité de ce moyen de communication serait affaiblie.

les solutions

Les gouvernements chinois successifs ont encouragé avec plus ou moins d'enthousiasme et de succès un certain nombre de réformes du langage, parmi lesquelles l'adoption d'une langue parlée nationale, la simplification de l'écriture idéographique et la phonétisation du langage. Nous les examinerons successivement.

l'adoption d'une langue parlée nationale

Le choix de cette langue est dû à des causes accidentelles et politiques. Comme il a été dit au chapitre 4, les locuteurs de dialectes mandarins représentent 40 % de la population. De plus, le mandarin est depuis longtemps la langue de la Chine centrale, et c'est de là que les grands empereurs envoyaient des gouverneurs jusqu'aux régions les plus lointaines de l'Empire. C'est ainsi que le mandarin est devenu la langue officielle de l'administration impériale, et gra-

(11) « The food is hot » peut vouloir dire « ces aliments sont chauds » (température) ou « ces aliments sont épicés ».

(12) Il y a une célèbre histoire du Professeur Y. R. Chao qui illustre le problème d'homonymie en chinois. Elle est tout entière fondée sur les homonymes ou quasi homonymes de la syllabe *si*.

duellement, il constitua le groupe linguistique le plus important en Chine. Une autre raison de l'importance acquise par le mandarin a été que les invasions successives de la Chine, par les Mongols, les Mandchous et plus récemment les Japonais, causèrent de grands mouvements de population, quand des millions de réfugiés s'enfuirent devant les envahisseurs. La majorité des réfugiés parlaient le mandarin, et ils introduisirent leur langue dans leur pays d'adoption. Enfin, le régime communiste actuel a encouragé la colonisation des zones peu peuplées et relativement sous-développées de la République populaire, et les colons, qui pour la plupart parlaient le mandarin, diffusèrent leur langue.

Cependant, l'enthousiasme pour le mouvement en faveur d'une langue nationale, fut soutenu par une action politique directe. Ainsi, pendant les premières années de la république de Sun Yat Sen, une Association pour l'unification de la prononciation fut fondée. Elle fut vigoureusement soutenue par un groupe militant, le mouvement du 4 mai, très actif de 1917 à 1921. Le Gouvernement nationaliste, poussé par leur dynamisme, adopta officiellement le **paï-hua** (14), langue vernaculaire, et pendant les années 20, la politique officielle fut de le faire enseigner dans toutes les écoles. Mais à cette époque, une minorité seulement des enfants allaient en classe, aussi les mesures gouvernementales furent-elles au début moins efficaces qu'elles n'auraient dû l'être. Ceci non seulement pour cette dernière raison, mais aussi à cause de questions de bourse, de jalousies mesquines et d'autres dissensions parmi les intellectuels. Mais l'impulsion donnée par le gouvernement nationaliste reprit de l'élan en 1949 après le changement politique. En 1958, le gouvernement communiste décréta que tous les textes de l'instruction primaire seraient imprimés en écriture idéographique simplifiée, accompagnée d'une traduction phonétique en mandarin, sur le modèle du prestigieux dialecte de Pékin.

l'adoption de l'écriture idéographique simplifiée

Au lieu de la phonétisation complète (dont il sera traité plus bas), certains préconisaient une voie moyenne, à savoir la simplification de l'écriture. En fait, cette simplification se produit par l'usage dans toutes les langues, tout au long de l'histoire. Mais on voulut accélérer le processus et le régulariser. De 1952 à 1956, les autorités communistes établirent une série de comités et organisèrent des conférences afin de modifier la langue et l'écriture. Il s'agissait de simplifier l'écriture idéographique et d'adopter l'écriture phonétique. On reprit les travaux de James Yen

et quelques autres qui, sous le régime nationaliste, dans les années 20, avaient dressé une liste de 1 000 caractères et l'avaient appelée le « système de base des caractères chinois » (16). En 1956, un des comités mentionnés plus haut, composé de linguistes, enseignants, étymologistes, phonéticiens, soldats, fermiers et ouvriers d'usine, publia une liste de 355 caractères simplifiés. Vers 1964, ce chiffre avait atteint 2 328. Plus récemment en 1973, un Congrès scientifique pour la réforme du langage préconisa d'autres changements (17). Quelques exemples aideront à comprendre ces problèmes : le nom de Mao Tse-Toung comporte en hanzi, pour la syllabe **tse**, 16 traits, alors que dans la version simplifiée, elle n'en a que huit. De même, le mot hanzi **li**, qui veut dire « cérémonie », a été réduit de dix-sept traits à cinq.

Toutefois, le nouveau système simplifié communément en usage maintenant en Chine continentale, est loin d'être parfait. Par exemple, dans tel mot, on emploie douze nouveaux symboles, alors qu'en langue classique un seul suffisait. Mais l'écriture simplifiée est un produit autochtone, non importé d'Europe. Aussi, cette solution de compromis entre ceux qui veulent une phonétisation complète, et ceux qui ne veulent aucun changement, a-t-elle été acceptée de bon gré par le grand public. Depuis 1956, le journal officiel **Renmin Ribao**, le Quotidien du Peuple, n'a pas seulement adopté l'écriture simplifiée, mais a aussi changé le genre d'impression. Au lieu d'imprimer de droite à gauche verticalement (style chinois), il imprime de gauche à droite horizontalement (style occidental).

Enfin, l'écriture simplifiée a été rendue obligatoire dans les textes scolaires, et Chou En-Lai a prévenu les opposants qu'ils risquaient de saper le mouvement d'alphabétisation des masses par leur obstruction.

l'adoption du système phonétique

Le troisième élément de la réforme du langage est la **phonétisation**, qui depuis le XVI^e siècle déjà, avait eu ses partisans. Mais leur influence ne s'était fait sentir qu'après l'établissement de la République en 1912 (18). Paradoxalement, c'est le succès des autres éléments de la réforme du langage qui affaiblit le mouvement de phonétisation. Le succès du mouvement en faveur d'une langue nationale fut tel que le Gouvernement nationaliste vers les années 1920 en fit

(13) Chow Tze-chung *The May Fourth Movement* Cambridge, Mass. Harvar University Press, 1960.

(14) On a insisté sur d'autres exemples dans : Kuo-yu (*National Language*), Ta Chung Yu (*masses language*), Kuanhua (*official language*), Putonghua (*common language*). Voir : S.H. Chen *Language and literature under communism and Yuan Li-Wu China : A handbook* New York, Abbot, David and Charles, 1975, p. 705-725.

(15) Voir S.B. Alitto *The language issue in communist chinese Education in* (Ed.) C.T. Hu *Aspects of chinese education*, New York, Teachers college press, 1969, p. 58, et W.F. Lehmann *Language and Linguistics in the people's Republic of China* Austin, University of Texas Press, 1976, p. 43ff.

(16) Voir par exemple la description de N. Hans dans *Comparative Education*, London, Routledge, 1948, p. 55ff.

(17) Lehmann, *op. cit.*, p. 46.

(18) La plupart des initiateurs furent des missionnaires jésuites. Voir par exemple Henri Bernard *Aux portes de la Chine les missionnaires XVI^e siècle, 1514-1588* (Tientsin, 1933), p. 147 et la critique de J. De Francis, *Nationalism and Language reform in China*, Princeton, Princeton University Press, 1950.

une panacée pour toutes les difficultés linguistiques. Il accepta la combinaison d'une langue parlée nationale avec la langue écrite classique, et tout espoir que l'écriture phonétique soit incluse dans ce train de réformes fut réduit à néant.

D'ailleurs, les membres du mouvement pour la phonétisation étaient divisés. A partir de 1926, un groupe préconisa l'adoption du **Gwoyen-Romatzyh** (Mouvement pour une langue nationale), fondé sur le mandarin, et qui permettait différentes tonalités de sons pour la même orthographe. Ce système est commode pour les étrangers mais il est, dit-on, déconcertant pour les Chinois. Une firme anglaise à Hong-Kong, essayant d'éviter l'espionnage industriel, l'employa pour ses télégrammes et ses câbles. Mais à cause du nombre d'homonymes, les opérateurs chinois avaient des difficultés, non seulement à comprendre le **Gwoyen-Romatzyh**, mais à le transmettre par télégraphe. Parmi d'autres systèmes de phonétisation couramment employés dans les années 30, le **Sinwenz** ou **Latinxua** (ou Nouvelle langue latinisée) pouvait servir à divers dialectes chinois. Les partisans ne mettaient pas l'accent sur l'unité nationale – comme ceux du **Gwoyen-Romatzyh** – mais plutôt sur le fait que le **Latinxua** était un véhicule plus adéquat pour l'alphabétisation des masses que les autres systèmes. Les tonalités ne figuraient pas dans le **Latinxua**, mais il utilisait des signes diacritiques pour éviter les ambiguïtés de l'homonymie. Il avait été inventé par des linguistes soviétiques pour leurs minorités chinoises et fut adopté plus tard, en 1940, par les communistes chinois (19). Mais même parmi les communistes, il y avait d'âpres discussions sur le résultat qu'aurait la phonétisation. A partir de 1956, l'écriture phonétique fut utilisée dans les textes scolaires, comme il a été dit plus haut. Les propagandistes du Parti ralliaient les timides de la façon suivante :

« ... la nature même de notre langue crée des difficultés extrêmement délicates à surmonter dans l'enseignement de la lecture... C'est pourquoi, si nous voulons supprimer complètement ce qui reste de l'alphabétisme, il nous faut effectuer une réforme fondamentale de la langue. Aussi la réforme de la langue est-elle le grand problème actuel concernant la vie culturelle de tout le pays et la reconstruction nationale du socialisme... » (20).

Ainsi, les gouvernants communistes sont engagés dans cette politique de réforme du langage linguistique et s'intéressent avec ardeur au développement d'une langue parlée nationale et d'une écriture idéographique simplifiée. Ils l'ont fait accepter presque unanimement par toute la nation. Toutefois, les progrès de la phonétisation sont extrêmement lents (21).

(19) Un certain nombre de textes en écriture phonétique parurent durant la première décennie du 20^e siècle. Mais les textes les plus communément utilisés sont Wades-Giles, Yale, et Latinxua sur lesquels est fondé le pinyin officiel.

(20) Chang Shih-Lu Han-tzu ti li-lun ho shih-chien (*The theory and practice of written language reform*), Peking, Language reform Press, 1957. P.L.

(21) C.S. Tsang Society School in progress in China, Oxford, Pergamon, 1968, p. 178.

Ceci résulte d'un certain nombre de facteurs. Premièrement, il semble qu'une grande partie du peuple chinois soit foncièrement conservatrice et ne veuille pas perdre l'écriture traditionnelle et tout ce qu'elle comporte de valeurs émotives et culturelles.

Deuxièmement, les gouvernants eux-mêmes semblent être un peu incertains au sujet de la politique linguistique à suivre. Mao, par exemple, aurait dit : « ... L'écriture phonétique doit être nationale quant à sa forme... » et « l'alphabet doit être dessiné d'après les caractères chinois » (22). Il avait sans doute à l'esprit le type d'écriture syllabique élaborée par les Japonais qui, modifiant un petit nombre d'idéogrammes, développèrent un système d'écriture syllabique à usage phonétique. Néanmoins, le Gouvernement chinois prit beaucoup de peine pour introduire l'écriture latine (qu'on ne peut guère rattacher à une origine chinoise) dans les textes scolaires.

Troisièmement, même les leaders qui étaient à fond pour la phonétisation manquaient de précision dans leur façon d'envisager la nature de cette réforme et la vitesse à laquelle elle devait être menée. Il suffit de comparer les commentaires suivants de Wei Chuch et de Chou En-Lai. Le premier, enthousiaste de la réforme, disait que la phonétisation comporterait « pour commencer, l'emploi de mots phonétiques en même temps que de caractères simplifiés, et pour finir, l'emploi exclusif du langage phonétique... » (23). Li Wei Chuch était convaincu que la phonétisation finirait par être adoptée, Chou En-Lai était d'un avis bien différent. Il affirmait que « ... tout au long de l'histoire, les caractères chinois avaient acquis de grands mérites qui ne pourraient jamais être effacés... (et) ... et quant à l'avenir de ces caractères, ils dureraient pendant des myriades d'années sans changement... Sur ces questions, nous ne nous hâterons pas de tirer des conclusions... » (24).

Quatrièmement, une des raisons urgentes alléguées pour adopter la phonétisation était la suppression des difficultés éprouvées par les illettrés devant les idéogrammes. La proportion de gens sachant lire et écrire aurait été de 40 à 85 %, alors que sous le Gouvernement nationaliste de 1949, elle était de 10 à 20 %. Apparemment, les progrès indiquaient clairement que l'emploi de l'écriture idéographique – du moins dans sa forme simplifiée – n'est pas un obstacle majeur à l'alphabétisation complète du peuple chinois (25).

Cinquièmement, le succès de la campagne d'alphabétisation a été si grand qu'elle a initié l'homme de la rue à des versions populaires de textes classiques, et que beaucoup de vieux proverbes et d'expressions

(22) Mao Tse-Tung quoted by Ya Hsu-liu Problem of the phonetic spelling of chinese characters Shanghai, Shanghai Shu Kuan, 1954, p. 3. Voir aussi Lehman, op. cit., p. 51.

(23) Wei Chuch The Problem of Reforming the chinese written language peoples China, n° 10, May 16, 1954, p. 26. In Alitto op. cit. p. 52.

(24) Chou En-Lai Tang ch'i'en wen tzu ti jen-wu (The task confronting us in language script reform) Peking, Jen-in Ch'u Pon-shi, 1958, p. 6. In Chen op. cit., p. 705-725.

(25) Il est intéressant de noter que le gouvernement nationaliste de Taiwan dut faire face à un problème d'importance analogue en 1949. Malgré le fait qu'il ait insisté sur l'emploi de l'écriture traditionnelle, les niveaux d'alphabétisation auraient été comparables à ceux de la R.P.C.

anciennes ont été incorporés dans le langage de tous les jours. On a aussi avancé que les nuances les plus fines seraient perdues si on n'employait pas l'écriture idéographique.

Sixièmement, un autre argument était que l'écriture chinoise «... ne se prête pas à la création de nouveaux vocables par l'adjonction d'affixes, ni à l'importation de termes techniques d'origine étrangère...» (26). Ceci est très discutable. A-t-elle empêché la Chine de se développer scientifiquement et techniquement ? Évidemment non. Depuis 1949, une équipe fort compétente de scientifiques et de techniciens a mis au point une explosion atomique en 1964 et, en 1976, l'explosion d'une bombe à hydrogène.

Enfin, il faut souligner que l'obstacle majeur à l'adoption d'une phonétisation complète est d'ordre technique et vient de cette homonymie si répandue dans la langue chinoise, dont il a été parlé dans le chapitre 4. De ce problème durable dépend le succès final de la phonétisation. Ainsi, la syllabe **shu** est représentée par 60 idéogrammes. **Shu** prononcé sur une tonalité grave veut dire « compter », ou « appartenir », et sur une tonalité haute veut dire « arbre » ou « chat ». Le nombre de tonalités est limité, et si les idéogrammes sont clairs, par contre le son **shu** peut donner lieu à des confusions et sa signification ne peut être comprise que par le contexte de la phrase, ou en consultant son idéogramme. Par exemple, en anglais, comment fera-t-on la différence entre les vocables « rite », « wright », « right » et « write » ? L'écriture phonétique, même si l'on y adjoint des signes indiquant la tonalité de la voix, **reproduirait automatiquement dans la langue écrite l'ambiguïté de la langue parlée.**

conclusion

L'administration communiste chinoise a poursuivi, dans l'intérêt de l'unité nationale, une politique générale de réforme du langage. D'abord, elle a consolidé l'œuvre du Gouvernement nationaliste par l'extension d'une langue parlée nationale. Puis, elle s'est assurée de l'acceptation d'une langue simplifiée par l'opinion publique. L'unité politique va de pair avec l'alphabétisation des masses, et le pivot entre elles est la réforme du langage.

Les processus de cette réforme peuvent prendre deux formes. La première est de type linéaire : chaque étape dépend de l'accomplissement, ou du quasi-accomplissement de l'étape précédente. Ainsi, la libre acceptation de la langue parlée nationale – étape probablement déjà presque accomplie en 1949 – a été suivie d'une campagne intensive pour la généralisation de l'écriture simplifiée. Vers les années 1968, 69, cette étape était assez avancée. Logiquement, la

suivante devait être celle de la phonétisation, et l'écriture simplifiée aurait alors fait double emploi. Mais ceci, manifestement, n'a pas eu lieu. Il reste à voir si cela se fera ou non dans l'avenir.

Nous devons donc encore approfondir la question. Les faits suggèrent une solution alternative qu'on pourrait appeler la réforme de type parallèle. Ce processus comporte des éléments qui jouent un rôle subsidiaire ou complémentaire dans le programme de la réforme. Dans ce cas, la phonétisation ne remplacera pas l'écriture simplifiée : les deux genres d'écriture (latine et chinoise simplifiée) auront une importance égale ou inégale, mais elles coexisteront. Tandis qu'avec le type de réforme linéaire, le système idéographique serait complètement remplacé par le système phonétique.

L'effort intensif du gouvernement chinois pendant les années 50 pour faire accepter massivement la phonétisation rencontra des difficultés imprévues et l'on suspendit temporairement cette tentative. Cependant, la phonétisation fut introduite dans les textes scolaires après 1958, et vers 1975 (27), un bon nombre de groupes parlant des langues minoritaires commencèrent à adopter l'écriture phonétique latine. Ainsi, la réforme dite parallèle était adoptée. Cette tendance a été aussi soulignée par le fait que le Quotidien du Peuple (**Renmin Ribao**) commença le 1^{er} janvier 1977 à imprimer son titre en caractère phonétiques à côté du titre en caractères chinois simplifiés. Ceci peut être interprété soit simplement comme une étape transitoire (réforme de type linéaire), soit comme réforme de type parallèle (28).

Ce dernier type de réforme semble probable, car il permet un développement de l'écriture beaucoup plus souple. Ainsi, on pourrait conserver un certain nombre d'idéogrammes, tandis que d'autres seraient remplacés par des caractères phonétiques – pas nécessairement latins. Ce qui paraît certain, c'est que l'unité politique est le problème essentiel en Chine, et que toute autre considération est secondaire. Aussi la réforme de type parallèle semble-t-elle être la stratégie la plus appropriée au but des autorités chinoises.

Jusqu'à cette dernière décade, ces deux types de réforme du langage n'ont été que d'un intérêt théorique. Mais pour le Gouvernement post-Mao, ils ont des implications pratiques dans le domaine des politiques à suivre dans l'avenir.

Nous avons essayé de montrer dans cet article que la Chine se trouve, en ce qui concerne une réforme du langage, dans une situation unique, les problèmes linguistiques y étant intimement liés à des nécessités sociales, économiques, pédagogiques et politiques, et pouvant ainsi avoir des répercussions graves sur une portion importante de la population mondiale.

R. Jackson et B.K.Y. T'sou,

Université de Hong-Kong.
(traduit de l'anglais).

(26) F. Bodmer *The loom of language*, London, Allen and Unwin, 1946, p. 441.

(27) A. Sanders *language : A change of policy*, S.E. Asia Economic Review, vol. 193, p. 29, July 10, 1976, p. 20.

(28) Par exemple, les minorités mongoles en Chine garderont leur propre écriture.

(Communication présentée au Congrès Mondial d'Éducation Comparée, Londres, 27 juin - 2 juillet 1977. Cf. Recherche, Pédagogie et Culture, vol. VI, n° 32 - et reproduite avec l'autorisation de la société européenne d'éducation comparée.)